

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 29 OCTOBRE 1898.

No. 196

SOMMAIRE :

Calixte Lebeuf, *Vieux-Rouge* — A chacun le sien, *La Rédaction* — Politique de girouette, *Magister* — En voyage — Pas fiers! *Libéral* — Mgr et les clubs — Que va-t-on faire? *Nemo* — C. isines électorales, *Maurice Spronck* — Mirza, *Sévérine* — Parlons au peuple, *Victor Charbonnel* — Les deux collègues, X...

CALIXTE LEBEUF

Quelqu'un s'est écrié avec raison : " Il faut être républicain en république. "

Dans notre pays, à une autre époque mais mû par des sentiments d'un même ordre, un groupe d'hommes énergiques et convaincus a lancé l'ultimatum : " Il faut être libéral dans le parti libéral. "

Ces intransigents ont été la moelle du libéralisme dans notre province ; heur ou malheur, que le drapeau fût planté à la Droite ou à la Gauche, ils n'ont été ni plus loyaux, ni moins. Leur *credo* est resté intacte, et s'ils ont paru parfois quelque peu empêchés de danser en rond, invariablement l'avenir rapproché leur a donné raison.

Souvent, au cours de ces études biographiques, nous avons eu l'occasion de parler de ce groupe collectivement et, en particulier, de plusieurs de ses principaux membres.

Aujourd'hui nous voulons consacrer tout un article à celui qui nous a toujours

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

paru le plus méritant, le plus inébranlable de ces vrais libéraux.

D'abord, une rapide esquisse biographique.

Né à St-Thimothée, comté de Beauharnois, M. Lebeuf a, d'abord suivi, sous une direction anglaise, un cours commercial, puis le classique à Ste. Thérèse. Avant d'étudier la loi, il alla perfectionner ses premières études dans un collège de Kingston.

Il fit sa cléricature sous MM. Bélanger, Desnoyers, J. A. Ouimet, DeMontigny, Andrew et W. Robertson, tout en suivant les cours au McGill. M. Lebeuf, qui a vingt-cinq ans de pratique, eut pour premier associé le regretté Edmond Lareau.

Depuis 1873, on l'a toujours vu dans le mouvement politique. Il a porté la parole dans presque tous nos comtés, de même que dans Ontario et la Nouvelle-Ecosse. C'est lui qui, de concert avec l'honorable M. Rosaire Thibault, organisa la campagne qui aboutit à la victoire de l'honorable M. Joly. Ses deux années de présidence du Club National furent mémorables.

M. Lebeuf a beaucoup écrit dans les journaux, surtout aux époques où il croyait urgent de lancer le *cave ne cadas* à des chefs oublieux et téméraires.

Bien qu'il ait été constamment sur la brèche et que sa carrière compte déjà un quart de siècle, il paraît aussi jeune, aussi frais, aussi robuste qu'il y a quinze ans. Tout chez lui exprime l'énergie, la détermination. Prompt à voir, tels qu'ils sont réellement, les atteinants ou les aboutissants d'une question ou d'une situation, il ne l'est pas moins à conclure, et une

fois la conclusion prise, l'action suit de près.

Il pense remarquablement juste; il a le coup d'œil d'une grande sûreté, et le courage des convictions chez lui est devenu proverbial. Il a souvent renouvelé la scène de David et Goliath, et toujours pour le plus grand bien de la vraie tribu.

Ses ambitions semblent s'être limitées à bien servir son parti et à prendre une place considérable dans le barreau, car jamais on ne l'a vu faire antichambre pour son compte personnel, et toujours il a refusé d'être candidat, même quand son élection ne souffrait nul doute.

Nous savons que les chefs arrivés n'aiment pas à entendre ces voix qui s'élèvent pour leur rappeler leurs promesses au pays et au parti; pour adresser des reproches d'autant moins digestes qu'ils sont justes; pour les troubler dans leurs bacchanales.

Ce n'est pas non plus bien agréable de paraître se proclamer prophète ou fils de prophète, mais nous le demandons: le parti libéral n'y aurait-il pas gagné dans le passé, si la voix des Lebeuf et des Thibault avait été écoutée.

Quand M. Lebeuf écrivit ses fameuses lettres à M. Pacaud — vraies Catillinaires — il prédit juste. Le parti donna raison à notre ami, mais quand il fut trop tard.

Ce qu'il prédisait alors à feu Mercier, à propos de MM. Pacaud & Cie, il le répète aujourd'hui à l'hon. M. Laurier, au sujet de MM. Tarte & Cie. Et tout indique que les événements, hélas! lui donneront une fois de plus raison.

Pour amoindrir M. Lebeuf, pour le diminuer dans l'estime publique, on recourt

au vil et vieux moyen : " C'est un ambitieux, c'est un député, c'est un jaloux.... " disent les endormeurs et les manipulateurs.

Nous avons dit plus haut notre pensée sur les ambitions de M. Lebeuf; nous ajouterons, en appuyant, qu'en maintes circonstances très remarquables, il a refusé des faveurs publiques plutôt que de causer des embarras à son parti ou à des co-partisans de marque. Une réminiscence entre vingt.

Un jour, M. Beausoleil était leader au Conseil de Montréal. Par ce fait, l'élément libéral s'y trouvait chez lui, ce qui a bien son importance, on l'admettra, quand il s'agit d'une administration dont le budget dépasse celui de la province de Québec. Or, quand vinrent les élections, la candidature contre M. Beausoleil fut offerte à M. Lebeuf; la requête qui lui fut présentée était signée par au delà des deux tiers des contribuables d'influence reconnue, M. Lebeuf refusa, car le parti et ses intérêts se trouvaient indirectement en jeu et l'hon. Wilfrid Laurier, lui-même, télégraphia à notre ami pour le prier de se sacrifier; ce qu'il fit.

Parmi les éclabousseurs de cet homme combien y en a-t-il qui agiraient de même ?

Les partisans de M. Lebeuf sont nombreux. Il est le favori des clubs où survit la liberté de pensée et de parole. La jeunesse aime ce brave et vigoureux champion de la cause; elle se le donne comme interprète dans les grandes circonstances, comme l'autre soir encore, au Club National.

Ah ! le Club National ! Il a bien

dégénéré depuis 1888, depuis la présidence de M. Lebeuf.

A cette époque, c'était à Québec que des agioteurs décroussaient le parti et le pays. M. Lebeuf éleva la voix, fit entendre d'énergiques protestations. Feu Mercier, mal conseillé, répondit par un *ultimatum*. Il chargea MM. Poirier et St. Jean d'intimer au Club National l'ordre de décapiter son président. Les représentants du despote et leurs caudataires se portèrent en masse vers le lieu de réunion. M. Lebeuf les y attendait avec ce calme et cette énergie dont il est invariablement coutumier. Pendant quatre heures il soutint le feu; il prit l'offensive presque au début et ses adversaires furent défaits au vote.

Pour l'endurance, le franc-parler et le sain libéralisme, nous ne lui avons connu qu'un pareil : M. Gagnon, ancien député de Kamouraska, et, encore ! celui-ci, pris de fatigue, ne s'est-il pas réfugié dans un shérifat ?

M. Lebeuf aime sa profession. Son esprit méthodique et un grand sens pratique en ont fait un avocat heureux, recherché du public et estimé du Banc. Son nom est attaché à plusieurs causes célèbres, notamment celle de Sauvalle *versus* Tardivel, où fut débattue une si délicate et subtile question, et le retentissant procès de Tarte *versus* Grenier, au cours duquel il déploya si brillamment ses qualités d'analyste de preuve.

M. Lebeuf apporte à la barre les qualités qui le distinguent sur l'autre champ, et il est particulièrement noté pour ce que nous appelleront très bien : sa fidélité au client.

L'auteur de ces lignes a souvent causé avec des libéraux vraiment orthodoxes et qui, pourtant, ne font pas bande avec M. Lebeuf. Leur raison ? Toujours la ritournelle des timorés.

Dans son beau livre : *Dieu, Patrie, Liberté*, Jules Simon parlant d'une situation analogue, écrit ces lignes que nous donnons textuellement :

.....

“ Il me répondit : “ Je voudrais être “ avec vous, mais mes électeurs ne me le “ pardonneraient pas.”

“ L'un d'eux écrivait : Toutes vos opinions sont les miennes ; mais vous êtes en dissidence avec notre commun parti, je ne veux pas être dissident, je regarderais une dissidence comme une désertion.”

Désertion de quoi ? s'écrie Jules Simon. “ Il aime mieux faire le bien contre ses amis que le mal avec eux.”

VIEUX ROUGE.

On lit dans le dictionnaire de l'Académie française :

“ *Amour*, singulier, masculin. *Amours*, pluriel, féminin.”

Est-ce de l'ironie ? Les Académiciens s'inspirant du dicton de François Ier — “souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie”—ont-ils voulu rappeler, dans cette règle la vertu la plus aimable de l'homme, qui est la constance dans les liaisons du cœur, et le défaut le plus général de la femme, qui est l'inconstance ?

Les prohibitionnistes s'imaginent qu'il sont à la tête du progrès. M Spencer dit qu'ils ne peuvent attendre que la province de Québec les ratrape.

Beau progrès que celui qui conduit les gens à déclarer qu'ils ne sont pas capables d'être sobres sans contrainte.

A CHACUN LE SIEN

Personne ne pourra reprocher à notre journal de ne pas avoir parlé haut et fort toutes les fois qu'il s'agissait d'intérêt public. LE RÉVEIL s'est constitué le défenseur de la liberté et de la moralité publiques contre toutes les coteries et les bigoterics, et n'a pas failli à sa tâche.

Cependant, il faut qu'il soit bien entendu que le RÉVEIL n'entend pas être tenu responsable de tous les commérages de la gente dévote. Que nous importe les petites rancunes ou les précieuses vengeances des cafards entre eux, quand l'intérêt public n'est pas en jeu ? Qu'ils lavent leur linge sale en famille ; nous nous garderons bien s'y voir.

Mais si on veut la paix, qu'on ne vienne pas se servir de la franche hospitalité du RÉVEIL pour satisfaire de mesquines vengeances personnelles. Qu'on ne vienne pas affirmer, par exemple, que dans tel article publié il y a déjà quelques mois et dans lequel nous ne nommions personne, nous avions l'intention de désigner tel ou tel petit vicaire d'une de nos grandes paroisses de la ville ! Que nous visions plutôt un séculier quand comme question de fait, il s'agissait d'un régulier de bon cru, quoique très irrégulier dans sa conduite !

D'ailleurs—que cela suffise pour dégager notre responsabilité—nos lecteurs ne perdront rien pour attendre. Il y aura des surprises et des déceptions chez certains gros bonnets quand nous jugerons opportun de parler. À chacun le sien, que ce soit bien entendu une bonne fois.

LA REDACTION.

La *Vérité* va bientôt être accusée par son allié la *Patrie* de cosmopolitisme. Elle reçoit en même temps une lettre de Chine et une autre du Pôle Nord. Et ce n'est pas d'Andrée.

UN TRÉSOR

C'est un trésor précieux, inestimable que le BAUME RHUMAL qui vous guérit facilement de toutes ces vilaines et douloureuses affections de la gorge et des pounons. 25c partout. 126

Politique de girouette

Quand une fois on s'est départi des principes, quand on a renié ses programmes pour adopter une politique d'aventure, de sentiments ou d'expédients en matière fiscale on ne sait plus guère à quoi s'arrêter et chaque nouvelle concession ne fait qu'augmenter les difficultés.

C'est la triste expérience que fait aujourd'hui le parti libéral, et ni la prospérité passagère, résultat de la disette du blé en Europe et les hauts prix obtenus, ni l'augmentation des revenus, conséquence qui suit toujours une année de prospérité, ne peut cacher ce fait.

Au lieu de s'en tenir aux principes du parti libéral qui avait promis une réduction et une révision du tarif basées sur les seuls intérêts du Canada, le coalitionniste Fielding et le coalitionniste Tarte ont voulu faire du loyalisme. Nous avons eu le tarif préférentiel destiné à obliger nos importateurs d'aller acheter en Angleterre les marchandises que nous pouvons nous procurer plus avantageusement ailleurs.

Ce tarif, qui ne stipulait aucune préférence réciproque pour le Canada, était si mal fait qu'il a fallu des mois pour savoir ce qu'il signifiait, et après cela il a fallu le changer pour se conformer au désir des impérialistes.

Tout cela a valu à M. Laurier la gloriole du jubilé, mais durant ce temps le commerce est resté dans l'incertitude, qui est la pire des conditions dans lesquelles il puisse se trouver.

Et l'incertitude n'est pas finie.

La conférence internationale de Québec, qui va finir à Washington, ne paraît pas devoir donner tout ce qu'on en attendait. Les Américains ont fait comprendre, paraît-il, qu'ils n'étaient pas bien disposés après l'attitude hostile prise par le Canada à leur égard lors de l'adoption du tarif préférentiel.

Autrefois le Canada souffrait des dissensions qui existaient entre l'Angleterre et les États. Aujourd'hui l'Angleterre et la grande République se sont rapprochées et c'est le Canada lui-même qui provoque l'opinion publique américaine par ses distinctions contre les produits américains.

On ne peut rêver une attitude plus contraire à toutes les déclarations des anciens chefs libéraux ; et les difficultés qui en résultent devraient être une leçon aux petits ministres qui ont apporté leurs idées provinciales dans le cabinet.

Mais non. Loin de vouloir rétrograder, il paraît qu'il est question d'aller plus loin dans la même voie. A l'heure qu'il est le Canada n'étend sa distinction contre les produits américains en faveur des produits similaires britanniques qu'aux articles qui sont imposables à leur entrée dans le pays. Maintenant la presse officieuse parle, comme représailles, d'imposer un droit spécial sur les articles actuellement admis en franchise lorsqu'ils viendront des États-Unis.

Ces représailles, il est facile de le prévoir, auraient aussi peu d'effet sur les États-Unis que les autres mesures semblables dans le passé, mesures que M. Laurier condamnait jadis avec tant d'éloquence.

Quel serait d'autre part le résultat pour l'industrie canadienne ? Ces articles maintenant admis en franchise sont des matières premières essentielles à nos manufacturiers. Si ces manufacturiers vont de préférence acheter ces produits aux États-Unis plutôt qu'en Égypte ou ailleurs, c'est évidemment parce qu'ils y trouvent leur avantage. Or, ce que l'on propose, c'est de leur faire perdre cet avantage pour la plus grande gloire de l'empire.

Conséquence immédiate : dérangement dans les relations établies et dépenses incidentes ; augmentation du prix des produits manufacturés pour le consommateur canadien ; augmentation du coût de production et perte de notre commerce d'exportation pour nombre d'articles.

Prenons par exemple le coton. La matière première nous vient des États-Unis et nos manufacturiers commencent à faire concurrence à leurs rivaux anglais et américains en Asie et sur d'autres marchés. Que l'on mette le moindre obstacle à l'importation de la matière première et il n'est pas douteux que notre commerce d'exportation naissant sera ruiné. Les manufacturiers anglais y trouveraient leur affaire.

Le même raisonnement peut s'appliquer au

commerce des cuirs et des chaussures ainsi qu'à une foule d'autres industries dont on menace de taxer la matière première.

Il est grand temps qu'on revienne à la raison. Qu'on appelle cela de la protection ou du libre-échange si l'on veut, mais qu'on nous donne un tarif raisonné, basé sur les seuls intérêts du Canada, et qui ne soit pas susceptible de varier suivant les caprices des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la Jamaïque ou de la Patagonie.

Nos industriels doivent savoir ce qu'ils ont à attendre du gouvernement et ils doivent être laissés libre d'acheter ou non leur sembler.

MAGISTER

BONNE PRECAUTION

Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de toujours avoir à votre portée une bouteille de BAUAL. Un petit rhume devient vite un grand rhume s'il n'est pas soigné de suite avec cet excellent spécifique. 134

"Violette" fait encore des siennes dans le *Monde Illustré*. Sous le titre. "Derniers beaux jours," elle compare d'abord la nature à une jeune fille coquette se grisant de l'admiration dont elle a été l'objet au bal et elle ne trouve rien de condamnable là-dedans.

Mais plus loin elle retrouve les vrais principes et s'écrie : Heureux ceux qui ne se grisent qu'à l'encens du sanctuaire.

Ce qu'il y a de plus clair c'est qu'il faut se griser, d'une façon ou de l'autre.

EN VOYAGE

De la *Patrie* :

M. Eugène Tarte fils de l'honorable ministre des travaux publics, l'un des propriétaires de la *Patrie* part demain matin, à bord du "Numidian," de la ligne Allan, pour son voyage en Europe. Nous avons raison de croire que son voyage aura des résultats que les lecteurs de la *Patrie* sauront apprécier en temps et lieu. Nous ne croyons pas devoir en dire davantage aujourd'hui.

M. Tarte a pour compagnon de voyage, M. J. E. Robillard, marchand de tapis de la rue Notre-Dame. M. Robillard visitera les principales manufactures de la Grande Bretagne, de la Belgique et de l'Allemagne.

Leurs nombreux amis s'unissent à nous pour leur souhaiter une traversée propice et un heureux retour. Ils seront absents près de deux mois.

Bon voyage !

Le M. Robillard qui escorte le Tartelet dans son tour d'Europe est cet ancien bleu auquel Tarte, — Joseph-Israël — a donné un contrat de dragnage de \$10,000 sur lequel il y avait un profit de cent pour cent à faire, bien que le député libéral du comté fut en faveur de donner l'ouvrage à un entrepreneur sérieux. M. Robillard, sans doute, ne laissera pas le Tartelet payer une trop forte part des dépenses du voyage.

PAS FIERS!

Il arrive ce qui devait arriver.

A mesure que la révolte devient plus générale dans le parti libéral de Vancouver au Cap Breton, les lâches et les courtisans qui vivent à la crèche du ministre des travaux publics deviennent plus serviles et plus plats dans leur adulation.

Depuis le *Globe*, qui est la chose des hommes qui ont fait le coup du Crow's Nest Pass et celui du Yukon jusqu'à la plus petite des feuilles qui partagent dans le fonds des reptiles, tous proclament l'infailibilité de l'idole.

Encore l'autre jour un libéral influent envoyait trois colonnes de doléances au *Courrier du Canada* sur l'administration des affaires du parti dans le district de Quebec. Le *Soleil* reconnaît la valeur de ce correspondant mais n'a pas le courage d'endosser ses paroles ni de les contredire.

Mais c'est le *Progrès de Valleyfield* qui nous donne aujourd'hui le plus bel exemple de la nouvelle méthode. Ce journal qui se plaignait il n'y a pas encore longtemps de la distribution du patronage à propos du plebiscite, a sans doute reçu de sévères admonestations. Pour se

faire pardonner il se rue sur M. Leboeuf. Mais celui-ci sait se défendre, et il adresse au *Progrès* une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

“Quels sont les chefs libéraux dont je n'ai été ou dont je ne suis jamais content? Nommez-les; vous ne pouvez pas? je vais vous aider.

“Il n'y en a qu'un et, encore, je n'ai jamais voulu le reconnaître pour mon chef, ou pour l'un de mes chefs; j'ai même protesté, au bon endroit et à bon escient, longtemps avant qu'il fut admis dans la *chefverrie*. J'ai pu avoir tort; tout homme se trompe; mais je ne vous reconuais pas le droit de dire que c'est pour des *causes personnelles* que j'ai refusé d'adorer ce veau d'or. Quand je faisais des reproches à M. Beausol-il et à M. Geoffrion de ce qu'ils laissaient cet homme pénétrer trop avant dans l'état major du parti, il n'était pas question d'élection dans Beauharnois; quand je disais à Sir Wilfrid Laurier, alors Hon. Laurier, le soir de la réunion à l'hôtel de M. Jos. Riendeau, que je n'ai aucune confiance dans cet homme et qu'un jour il nous arriverait malheur par lui, il n'était pas question d'élection dans Beauharnois—tout ceci se passait près de deux ans avant les élections générales fédérales. Voulez-vous savoir toute ma pensée? je la lâche: il y a vingt ans que je n'ai pas confiance en cet homme; et sa carrière politique depuis vingt ans ne m'a rien fourni qui put me faire changer d'opinion sur son compte. Plus je l'étudie, cette carrière, et plus je me convaincu que je ne dois pas avoir à me reprocher l'attitude que j'ai toujours tenue à l'égard de celui qui l'a parcourue.

“Votre journal, M. Verner, dit encore que je me laisse complaisamment cajoler par les journaux adversaires et que je semble m'ingénier à leur fournir des armes contre mon propre parti. Et il se demande quel nom l'on doit donner à celui qui pactise avec l'ennemi.

“Est-ce assez méchant, assez fourbe et assez misérable? Moi, pactiser avec l'ennemi? Moi, un traître? Vous n'osez pas écrire le mot; la plume de votre rédacteur s'est refusée à ce blasphème. L'insinuation y est tout de même; et cela suffit aux âmes bien nées.

“Evidemment, c'est moi que l'on veut écraser et non pas moi qui cherche à en écraser un autre. Puis-je empêcher les journaux adversaires de me faire des compliments? Vous dites que je leur fournis des armes, que j'ai écrit une lettre dans la *'Presse'* du 15 courant pour

me plaindre du choix du candidat par la convention de Valleyfield et pour attaquer la 'Patrie et le ministre des travaux publics'!

“Elle est bonne, celle-là. Elle est trop drôle pour qu'on s'en formalise. La *Patrie* m'insulte, m'injurie et je lui réponds dans la *Presse* pour la prier de me laisser tranquille—j'ai attaqué la *Patrie!*

“J'aurais peut-être mieux fait de prêter à l'hon. M. Tarte, ministre de travaux publics, et à son journal, la *Patrie*, mon autre joue; mais j'avoue et je confesse franchement que je n'ai pas cette vertu.”

Mais le *Progrès* ne veut pas abandonner sa tâche et il maintient son accusation que M. Leboeuf agit pour des raisons personnelles. Et savez-vous ce qu'on appelle des raisons personnelles au *Progrès*? C'est que M. Leboeuf s'est objecté à la nomination de conservateurs à des emplois publics durant le régime libéral?

Quant à la conduite à suivre, voici les principes des gens du *Progrès*:

“Dans sa lettre, M. Leboeuf déclare qu'il lâche toute sa pensée. Il y a vingt ans qu'il n'a pas confiance en M. Tarte. On se demande ce que cela peut bien faire qu'il ait ou n'ait pas confiance en M. Tarte.

“Il nous semble que, possédant l'entière confiance de son chef, de ses collègues et de la députation libérale, le ministre des travaux publics peut fort bien se passer de celle de M. Leboeuf.

“Travaillez avec ardeur pour le succès de la cause libérale, employez toute votre énergie, tout votre talent à faire prévaloir l'idée libérale—cette grande idée qui a régénéré le monde,—laissez passer inaperçu, au moins pour le public, toute cause de mécontentement, ne faites jamais part aux adversaires de vos griefs réels ou imaginaires, soyez en un mot un franc libéral, et vous pouvez être certain que les journaux conservateurs cesseront bien vite de vous faire des compliments.”

Ainsi pas d'erreur: la grande idée libérale c'est de courber la tête quand le fouet du chef a claqué.

Si un intrigant quelconque arrive par la ruse et l'adulation à surprendre la confiance du chef, il faut aussi plier le genoux devant cette éminence grise.

A lui et à ses amis toutes les faveurs et l'influence. A lui la direction de la politique.

- Le parti doit être sa chose et devenir un de ces "enclos" où l'on parque le bétail à voter.

Nul n'a le droit de protester, nul n'a le droit de chercher à changer la direction que l'on donne à l'opinion publique, quelque soit ses états de service.

Voilà la doctrine que M. Tarte veut appliquer au parti libéral.

Belle doctrine pour un parti de progrès et de liberté.

Pas fiers ceux qui s'y soumettent.

LIBÉRAL.

Mgr. et les Clubs.

La *Minerve* et la *Patrie* de vendredi dernier nous ont fourni l'occasion d'une profonde méditation.

La *Minerve*, en quatrième page, deuxième colonne, mêle à son titre, en grosse lettres, la phrase suivante : LES CLUBS LIBÉRAUX EN RÉVOLTE CONTRE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE.

Puis l'article se déroule, marche son petit train selon la ligne politique du journal, et, vers la fin, on lit ce paragraphe :

" M. J. A. Drouin qui lui succède parle dans le même sens et il dit qu'il vient avec M. Côté d'avoir une entrevue avec Mgr. l'archevêque qui a exprimé le vœux qu'il n'y eût pas de démonstration politique sur la tombe de Mercier, le 1er novembre, vu qu'il y a ce jour-là une grande cérémonie funèbre au cimetière, à laquelle est conviée toute la population catholique de Montréal. 'Je n'ai rien voulu promettre, dit M. Drouin, et j'en passerai par ce que les clubs diront.' Le club Letellier a décidé de se joindre à la démonstration en l'honneur de Mercier."

Le soir, la *Patrie*, dans sa dernière page, première colonne, répondait par un petit article portant le titre gracieux : C'EST DE LA BLAGUE, dans les termes suivants :

" La *Minerve* annonce, ce matin, que les clubs libéraux sont en révolte contre l'autorité ecclésiastique, au sujet de la démonstration projetée au tombeau de Mercier. C'est de la blague.

" Mgr. Bruchési a mandé à l'évêché M. J. A. Drouin, président du Club National, qui s'y est rendu hier en compagnie de M. Thomas Côté.

Il a été question de la démonstration Mercier ou a échangé quelques explications très courtoises de part d'autre, la conversation a été cordiale, et il n'est pas plus question de révolte que de l'homme dans la lune."

Puis des aménités confraternelles dont nous ne nous occupons point, parcequ'elles n'ont pas trait à l'incident Côté-Drouin-Bruchési.

Mais de cet incident, nous allons nous occuper.

L'an passé, et pour la première fois depuis la mort d'Honoré Mercier, la jeunesse libérale, groupée sous la bannière des différents clubs, eut la pensée touchante d'aller en masse faire une pieuse manifestation sur la tombe de celui qui, de son vivant, fut un lion chevelu et rugissant.

Nul ne s'opposa à cette manifestation aux mânes de celui qui avait fait tomber \$400,000 dans la profonde escarcelle des jésuites, et qui, peu de temps avant sa mort, avait reçu de Notre Saint Père le Pape une distinction honorifique, suprême pour un laïc.

Il n'y avait aucune raison pour que le même patriotique pèlerinage en fut accompli cette année, et les années suivantes. Du moins, aux yeux du vulgaire, rien ne s'y opposait.

Hélas! le vulgaire c'est vous, moi, toi, lui, nous, tous ceux qui payent. Mais les gens distingués, les dirigeants, les encaisseurs, Mgr Bruchési en tête, n'appartiennent pas à cette catégorie. Malheureusement pour le vulgaire.

Or, il paraît que la manifestation de l'an passé a influé sur la recette de l'archevêché. Ce jour-là, en effet, les fidèles sont conviés à manifester au cimetière, en masses plus compactes que les clubs libéraux ou autres n'en pourraient fournir, et, pour encadrer les panégyriques collectifs tombant des lèvres de nos pasteurs, invités à mettre la main à la poche afin que, comme a dit à peu près Boileau :

Pour honorer les morts, au comble des vivants.

Malheur! l'année dernière le budget du jour était en baisse. Était-ce de 5 cents, de 10 cents ou d'un écu? On ne sait, car les payeurs ne reçoivent nulle information à ce sujet. Mais enfin, peu ou prou, il y avait baisse.

Chose grave, et très grave.... excessivement grave.

Aussi, cette fois, pour ne pas s'exposer à une semblable déception—car j. jamais un âne ne butte deux fois sur la même pierre, dit un proverbe—Monseigneur alla au devant du péril. Il se mit ostensiblement au téléphone :—Allo ! allo !—M. Drouin, M. Côté, c'est MOI qui parle.

—Qu'y a-t-il pour le service de Sa Grandeur ?

—Venez ici, tout de suite.

—All right !

Et ces deux braves jeunes gens, sautant dans une voiture, se firent conduire au palais de justice... non, au palais de monseigneur. Ne confondons pas.

—Messieurs, leur dit notre doux archevêque d'une voix suave, mes clients sont convoqués au cimetière le 1er novembre. En conséquence, je vous défends, à vous et à votre *gang*, d'aller faire du sentiment sur la tombe de Mercier ce jour-là.

—Mais, Monseigneur, l'année dernière....

—Oh ! assez, bien ! Vous ne pensez pas que j. suis assez bête pour souffrir la concurrence. Baisez-moi la main ; filez et obéissez.

C'est tout ce que nous connaissons de l'affaire à l'heure où nous traçons ces lignes.

Nous verrons ce que les jeunes libéraux feront en cette conjoncture. C'est là que nous les attendons pour estimer leur virilité.

En attendant le résultat de l'épreuve, nous ne pouvons nous empêcher de faire cette réflexion :

Le locataire qui ne doit rien, et qui surtout paie fort cher un loyer qu'on lui impose, ne serait-il pas le dernier des crétiens s'il se retirait pour faire place à son propriétaire le jour où la musique municipale parade sous ses fenêtres ?

Récompense honnête au juriste qui nous éclairera.

LE REPOS TROUBLE

La nuit vous ne pouvez pas dormir parce qu'il vous vient continuellement de pénibles envies d'expectorer. Une petite dose de BAUME RHUMAL vous délivrera de cet ennui, et vous permettra de reposer tranquillement. 133

QUE VA-T-ON FAIRE ?

Nous attirons l'attention de l'autorité religieuse sur les faits et gestes de certain grand journal de Montréal. Inutile de nommer ce journal, car il a pris lui-même le soin de faire remarquer les lignes que nous allons citer en les faisant précéder de titres flamboyants.

L'intelligent rédacteur rapporte un "phénomène naturel." C'est un "grand fracas" qui a fait passer un "grand frisson par le corps" de deux pauvres femmes, et qui a été suivi d'un "grand silence."

Ne pouvant remonter à la source première de toutes ces "grandeurs," le journaliste dit :

"Votre correspondant voulant en avoir le cœur net, et désirant une explication de cette chose extraordinaire, s'est rendu chez une tireuse de cartes, qui se charge aussi d'expliquer ce genre d'avissements. Voici ce qu'a dit cette femme :

"Evidemment ce bruit a une signification pour moi. Ce bruit de verre signifie qu'une grande lumière va se faire sur la mort de ce pauvre Laplante. La nouvelle, ajoute la tireuse de cartes, arrivera au moment où l'on y songera le moins."

"Votre correspondant a essayé de la faire parler davantage, mais elle s'est contentée de me répondre : 'Dans le temps comme dans le temps, pour aujourd'hui, je ne peux pas vous en dire plus long.'"

Nous savons que c'est stupide, mais sur des milliers de lecteurs comme ceux auxquels cela s'adresse, combien s'en apercevront. Or c'est à ceux qui ne s'en apercevront pas que les tireuses de cartes s'adressent.

Mgr. Bruchési va-t-il laisser propager ainsi la superstition ? Il est libre d'agir ; les tribunaux du pays ont décidé qu'il pouvait condamner à loisir et ruiner n'importe quel journal.

Ou bien a-t-on deux poids et deux mesures—les uns tout de sévérité pour les journaux sérieux qui travaillent à l'avancement de l'éducation, à l'épuration du clergé, à la réforme des institutions publiques, les autres tout de mensuétude pour les feuilles à grand tirage qui publient le portrait de Monseigneur à côté d'un réclame pour un prédicateur adventiste, et qui attaquent

à la fois et le cœur et l'intelligence du peuple en répandant la cartomancie, le plus loux sentimentalisme et l'art du meurtre à la Tom Nulty et à la Cordélia Vian ?

C'est une question qui nous paraît aussi digne de l'attention de l'ordinaire que le projet d'imposer une légère taxe sur les biens de mains-morte.

Attendons.

NEMO.

CUISINES ELECTORALES

On causait de cette petite affaire des fraudes électorales qui furent commis à Nîmes pendant la deuxième période des élections législatives, et qui amenait ces jours-ci dix-sept pauvres diables sur les bancs de la police correctionnelle.

— Moi, dit un philosophe, je trouve que le tribunal a eu la main bien légère dans la repression, et j'avoue que, lorsqu'un candidat possède assez peu d'imagination pour organiser tout bêtement un comité de corruption chargé de distribuer des pièces de quarante sous ou de cent sous, je n'éprouve pas la moindre estime ni la moindre sympathie pour lui et pour ses acolytes. Cet homme a beau être né dans le Gard, et se proclamer tant qu'on voudra, radical socialiste, en réalité il n'est pas du Midi : il n'a ni gaieté, ni faculté d'invention, ni fantaisie dans l'esprit : son procédé est vulgaire et plat. Voyez, au contraire, à Toulouse, l'idée de faire voter les morts : voilà qui est bien ; cela est pittoresque ; cela vous a un rellet de ballade allemande qui relève agréablement la teinte un peu neutre de la littérature politique, et cela combine en une harmonie originale les splendeurs d'un romantisme déjà ancien avec les beautés d'un parlementarisme tout à fait moderne. L'exemple de Toulouse n'est d'ailleurs pas unique. Je suppose que vous rêviez de représenter une circonscription qui compte quinze mille électeurs ; vous prenez huit mille distributeurs de bulletins qui se distribueront leurs bulletins les uns aux autres ou qui s'en serviront pour allumer

leur pipe, peu importe ! Un distributeur choisi dans ces conditions se paye dix francs ; au total, c'est donc une somme de quarante mille francs à déboursier ; vous alléguerez qu'un certain nombre de ces messieurs pourront vous trahir, ou se griser abominablement le jour du vote, au lieu d'aller remplir leur devoir de bons citoyens ; c'est possible ; mais il serait d'autre part, extraordinaire que, parmi les sept mille qui ne distribuent rien, vous ne rencontriez pas quelques partisans désintéressés, et le gain d'un côté compensera vos pertes de l'autre ; ce moyen de se constituer une clientèle de huit mille hommes me paraît en définitive suffisamment sûr, et il est à la fois simple et fastueux. Si vous le trouvez trop simple, je vous en indiquerai un autre, qui a déjà été employé avec succès, qui est plus compliqué, mais dont la valeur artistique me semble supérieure : il a du reste l'inconvénient de n'être utile que pour accentuer un mouvement d'opinion et d'exiger dans l'application un tact extrême ; mal appliqué, trop tôt, trop tard, ou dans des circonstances déplorables, il irait à l'encontre du but poursuivi. Enfin, je vous le donne pour ce qu'il vaut mais sans garantir son infailibilité. Vous lâchez sur une région un groupe d'agents dévoués et habiles ; ils ont pour mission d'aller trouver ceux de leurs amis qu'ils savent déjà bien disposés en votre faveur, mais qu'ils soupçonnent de ne faire qu'une propagande tiède, et, à chacun d'eux, ils tiennent le langage suivant : " Je te parie que X . . . Y . . . ou Z . . . ne sera pas élu. Veux-tu parier vingt francs ? " Je suppose, cela va sans dire, que vous vous appelez X . . . Y . . . ou Z . . . , et, quant à la somme de vingt francs, elle peut être augmentée ou diminuée, selon l'importance du personnage à qui l'on s'adresse. Celui-ci en tout cas, dès qu'il a accepté le pari, se trouve tenu non seulement par la fermeté de ses convictions, — ce qui est bien, — mais encore par le légitime désir de gagner la somme pariée, — ce qui est mieux. Vous avez en lui, non seulement un électeur fidèle, mais encore un propagandiste acharné. Enfin, dans l'hypothèse improbable où le résultat d'une campagne si bien conduite ne répoudrait pas à votre attente,

notez que vous rentrez dans une partie de vos frais, et ce point, après tout, est à considérer.

Voilà, je vous l'avoue, comment je comprends que l'on mène une candidature. Et ne me dites pas que mes procédés sont d'une immoralité cynique. Car si vous mêlez la question morale et la question électorale, je me permettrai de vous faire observer que plus de deux cents députés actuels ont promis à leurs concitoyens l'impôt sur le revenu et la révision de la Constitution, et que, aussitôt pourvus de leurs mandats, ils se sont empressés d'acclamer un ministère qui ne voulait ni du susdit impôt ni de la susdite révision. Nous tombons donc d'accord que la probité n'a rien à voir pour deux cents législateurs au moins, dans les affaires d'élections, et qu'il y a quelque hypocrisie assez basse à vouloir flétrir ceux dont les trucs échappent au moins à la banalité coutumière.

MAURICE SPRONCK.

MIRZA

*Tu nous annuies, Cassandre :
veille parler d'autre chose..*

Mirza, ce fut mon premier chien.

Par adoption, tout au moins, ou mieux par fraternité enfantine : le lien puissant qui s'établit entre le jeune être plus près de l'instinct que du raisonnement, et la créature animale à l'intellect forcément limité.

C'était une grande chienne de chasse, à la robe blanche largement marbrée de touches brunes ; avec des yeux d'or fauve, scintillants et profonds ; avec de longues oreilles, souples minces, soyeuses, caressantes sous la caresse comme une étoffe de luxe — des oreilles en Liberty !

Son maître, ami d'enfance de mon oncle, s'était réfugié chez nous. Car j'oubliais de dire que c'était l'année terrible, l'année de la défaite, l'hiver du siège.

Le frère cadet de mon père, officier, venait d'être tué à Gravelotte ; comme l'aîné, quinze ans auparavant, l'avait été à Sébastopol.

C'était grand deuil dans la maison, déjà, à l'ordinaire, vaguement folâtre. Comme partout,

le luminaire, le chauffage, la nourriture manquaient. Dans le vaste appartement, il y avait une seule lampe qu'on transportait avec soi, un seul feu : dans la chambre de l'hôte, où, après dîner, on se réunissait.

Malgré toute la prévoyance maternelle, que j'ai eu faim, que j'ai eu froid ! Il y en eut certes de plus malheureuses, parmi les fillettes de l'époque ; mais j'étais à l'âge vorace de la croissance, on ménageait les provisions — et mon estomac, après tant d'années, se crispe encore au souvenir des fringales de ce temps-là !

Lorsqu'on ouvrait la fenêtre, c'était l'obscurité formidable ; un silence aux échos tumultueux ; des bruits d'armes sur les pavés... et après que les canons avaient abeyé plus fort, dans le jour, c'était, la nuit, au long de la rue Lafayette, un interminable défilé de charrettes à capote de toile d'où s'échappaient des appels, des gémissements.

Pieds nus, le front collé à la vitre, j'épelais la douleur publique. Mirza, en sourdine aussi, venait me rejoindre, et sa bonne tête entre mes bras, la joue contre sa joue, sans savoir, je pleurais doucement...

* * *

Mais on ne pleurait pas toujours : on passait de gentils moments ensemble.

J'étais la seule enfant de la maison, et de la famille. Ni frères, ni sœurs, ni camarades — ça fait du bruit !

Mirza m'était donc tout cela. A la gamine posée que, forcément, j'étais devenue, la bête raisonnable convenait fort bien. Elle avait été en ménage, elle avait eu des petits, elle connaissait la vie : c'était une personne d'expérience.

On causait. Le repas du soir fini, j'avais la permission de m'éclipser, et j'en usais avec entraînement. Toutes deux, nous filions, en zèbres, vers l'âtre où, parcimonieusement, hélas mais en avoir était déjà bien beau !) quelques éclats de houille, quelques noix de coke se consumaient, aménagés avec science.

J'avais rafflé les croûtes de la table Oh ! ce pain d'alors, cette chose où les dents s'engluaient alors qu'elle était fraîche ou qui s'effritait en

crottin, si elle était rassise ; cette chose innommable, immangeable, pétrie de paille, d'avoine, de vesce, de sciure, de sable... comme on en aurait voulu davantage !

Au bout d'une aiguille à tricot, j'en faisais griller les bribes ; et Mirza et moi, accroupies ensemble devant le foyer, nous partagions.

Chère bête ! Elle ne demandait pas, infiniment discrète, presque protectrice et compatissante à mon insatiable appétit. Son nez fendu aspirait seulement un peu plus fort, d'une convoitise involontaire ; et après que satisfaite, en merci bref elle me léchait la main.

D'elle, j'ai reçu des leçons qui m'ont fait réfléchir, et que je me suis efforcée de ne pas oublier.

Parfois, elle s'évadait ; allait, à notre grand tourment, faire un tour dans le quartier.

Et voici ce qui en advint :

La première fois qu'on entendit gratter sur le palier, en ouvrant la porte on vit deux chiens qui se précipitèrent dans le couloir, vers la cuisine. Mirza, en tête, arriva près de son écuelle à soupe, se recula, s'assit. Et l' " invitée ", une chienne lamentable, ombre, spectre, aux côtes en cerceau, gloutonnement mangea.

Mirza remuait la queue, contente ; regardait, de ces yeux profonds. Quand la misérable eut fini, elle s'en fut d'elle-même, Dieu sait vers quels destins !

Et ce désormais, toujours ainsi.

De chaque escapade, elle ramenait un compagnon, une compagne à qui elle offrait sa soupe, se couchant ensuite, très digne, sans rien demander.

Et l'on dit que les chiens ressemblent aux gens !

Mais ce n'était pas qu'une sentimentale, c'était aussi une érudite. Et ce fut elle (oui, elle) qui m'initia aux lois de la pesanteur.

Je prie que l'on me fasse l'honneur de me croire ; ce que je vais conter est rigoureusement exact.

Mirza, quoique chienne, n'était point parfaite ; elle avait un péché mignon : elle aimait l'huile

à la folie, comme un pochard peut aimer le vin.

Or, en la circonstance, c'était une matière précieuse. Et boîte de sardines, de conserves, etc., étaient égouttées, avec le plus grand soin, dans une sorte de jarre à étroite encolure.

Un jour, on s'avisait de la changer de place et l'on fut surpris de sa lourdeur. On transvasa le liquide, et l'on trouva, au fond, un capharnaüm d'objets les plus disparates et les plus bizarres : tous pesants, pourtant. Pierres distraites du coke, couverts de cuisine, etc., etc.

Je fus d'abord, naturellement, accusée d'avoir voulu faire une mauvaise niche ; puis, devant mes dénégations désespérées, et me sachant, après tout, bien trop fière pour mentir, on consentit à me croire.

Après moi, dans la hiérarchie des dignités il n'y avait plus que l'animal.

Alors, on l'observa.

Et Mirza fut pincée flagrant délit, au ex os à moelle entre les crocs, au moment où elle allait l'infiltrer dans la cruche. Le col étant trop étroit pour lui permettre d'enfoncer le crâne, puisqu'elle ne pouvait plus atteindre l'huile, elle avait découvert de faire monter l'huile jusqu'à son museau.

Mon père, jadis dans l'instruction, en faillit faire une maladie !

— Comment a-t-elle trouvé cela ? répéta-t-il plus de huit jours, en fourrageant non pas sa tête qui était chauve, mais sa barbe qui était due.

A quoi mon oncle, philosophe davantage, répondait invariablement :

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Et maman fit mettre la jarre sur une table... sans chaise auprès !

Ah ! Mirza, ma camarade de jours sombres, qu'on emmena quand Paris fut délivré ; Mirza qui anima, consola quelques mois de mon enfance ; Mirza qui m'apprit plus que les livres en me donnant le goût de l'observation et de la méditation, dans le coin de campagne où tu reposes, reçois mon attendri souvenir !

SEVERINE.

PARLONS AU PEUPLE

C'est toujours drôle de voir l'épouvante de nos libres-penseurs de la presse, de la politique, de l'enseignement ou du simple bourgeoisisme, et d'entendre leurs criaileries de désolation.

Ils croient ferme aux retours du cléricanisme. Ils en grossissent le fantôme. Ils le heurtent sur tous les chemins. Ce pauvre peuple de France, décidément leur paraît incorrigible. Par des fatalités d'atavisme, ou d'éducation, par l'écrasement des chaînes lourdes de l'habitude, toujours il va se livrer à la bête monstrueuse. Ou, du moins, il lui livre ses enfants et femme. Et les curés, et les jésuites, et leurs bedeaux, épars un peu partout dans l'ombre des institutions et des bureaucraties, sont toujours prêts à retenir la proie misérable. L'alliance, par exemple du goupillon et du goupillon, si commode pour la turlutaine !

On peut tout de suite rassurer nos libres-penseurs ahuris. Non, certes, le peuple de France n'a pas l'âme cléricale. Il ne donnera jamais prise profonde aux bedeaux du cléricanisme. Sa naturelle clairvoyance et la droiture de son bon sens l'ont depuis longtemps débarrassé des facéties et des mensonges dogmatiques de l'Eglise. S'il garde, restes de l'empreinte séculaire, quelqûes sentiments de christianisme évangélique, cela n'est ni du catholicisme ecclésiastique ni du cléricanisme. Et il est visible que de plus en plus, à mesure que se parfait son éducation intellectuelle, la foule échappe à un étroit prédicantisme de sacerdote qui, acharné à contredire la pensée et la conscience moderne, s'exalte jusqu'à la démente de l'infailibilité pontificale, des apparitions et miracles de Lourdes, des dévotions au Sacré-Cœur.

D'autre part, l'Eglise est incontestablement impuissante à agir sur l'esprit populaire par la seule force religieuse. Elle ruse donc et prend des détours. Elle se mêle, plus ou moins perfide, à l'agitation confuse que traitent de-ci, de-là, des bandes antisémites nationalistes, patriotardes, militaristes, césariennes. Son effort est de tirer à elle les sursauts de hasard provoqués dans l'opinion. Et c'est cela qui effare tant les consuls de la libre-pensée. Mais ce-

la, en vérité, ne saurait prouver que la faiblesse de l'Eglise, si elle était livrée à ses seuls moyens d'action.

*
*
*

Il vous faut pourtant reconnaître que, pour de la ruse et des détours, la chose réussit souvent à l'Eglise. A cause des jésuites, sans doute ! Par des frémisses de survivance, elle donne l'illusion de la vitalité durable. Et le peuple s'y laisse tromper : il revient, sans croyance véritable et par une vague impression de respect, à ce qui fut autrefois et semble être encore un grandeur sociale.

Que nos libres-penseurs le sache bien, c'est leur faute. Ils ont nié. Ils ont détruit. Ils ont inexorablement ravagé dans l'âme populaire la vieille foi chrétienne, la vieille sociale et ses vérités non moins que ses erreurs ou ses conventions factices, enfin toute l'idéalité séculaire. Qu'ont-ils mis à la place ? Rien. Le vide. Le néant. Nos libres-penseurs ont parlé patriotisme, civisme, politique. Et ils ont fait leurs petites affaires électorales ou " arrivistes. "

Voici, par différence, un curieux document et qui a sa beauté. C'est le *Manifeste* que les députés socialistes de Belgique lurent à leurs ouvriers au dernier 1er mai, fête du Travail :

Aimez-vous les uns les autres.
JÉSUS.

Prolétaires de tous pays, unissez-vous !

KARL MARX.

Ce jour-là, premier mai mil huit cent quatre-vingt dix-huit, ceux que le peuple avaient élus pour le défendre par la parole lui parlèrent ainsi au milieu d'une foule immense :

En cette heure de fête et de printemps, l'évolution perpétuelle de la nature apparaît plus éclatante ; comme elle, gonfle-toi d'espairs et prépare-toi pour la Vie Nouvelle.

O peuple, prends conscience de tes devoirs, sois fraternel et bon ; des joies et des douleurs d'autrui, déclare-toi solidaire. Ne cherche pas ton bonheur ailleurs que dans le bonheur général. Partout, respecte la faiblesse et la souffrance chez la femme, chez l'enfant, même chez l'animal et que la force de tous protège la détresse des petits.

C'est tous les jours qu'il faut être socialiste :

la foi nouvelle sera plus propagée par des actes quotidiens que par des discours. Sois soucieux de ta dignité ; redoute les boissons qui enivrent et les passions qui avilissent. Méprise la résignation morne des épuisés et des lâches. Que le fécond esprit de révolte te possède, et que la haine vigoureuse des choses mauvaises [mais non des hommes qui les conservent] enflamme ton fier courage

Gloire aux laborieux : le travail honore et réconforte, il est saint ! mais l'excès de travail est maudit : il abrutit et déprime. Nous voulons la journée de huit heures, pour que, après huit heures de repos, huit heures encore chaque jour, tu puisses vivre avec les tiens, te distraire et t'instruire. . . .

Instruis-toi : les cours et les écoles, les journaux et les livres sont des instruments de liberté. Bois aux fontaines de la science et de l'art ; tu deviendras alors assez puissant pour réaliser la justice. Fais l'inventaire des idées et des religions : tu les trouveras multiples et contradictoires et tu seras tolérant pour toute conviction sincère.

Tes frères sont nonseulement les hommes de ton pays, mais ceux de l'univers entier. Bientôt s'évanouiront les frontières ; bientôt viendra la fin des guerres et des armées. Chaque fois que tu pratiqueras les vertus socialistes de solidarité et d'amour, tu avancera cet avenir prochain, et, dans la paix et la joie, surgira le monde où le devoir social de tous, mieux compris pour le développement total de chacun, triomphera le Socialisme ! "

Et lorsqu'ils eurent ainsi parlé, ils distribuèrent des milliers de feuilles pareilles à celle-ci, afin que s'en gardât le souvenir.

Cette proclamation, au ton de prophétisme ou d'évangile, est signée des noms de sénateurs et de députés à la chambre des représentants de Belgique : Edmond Picard, Jules Destrée, Emile Vandervelde. . . Il nous paraît risible, et à eux aussi, que des sénateurs et députés français prêchent en de tels termes l'idéal nouveau à leur peuple, troupeau que simplement ils mènent aux élections. Et cela est gravement triste. Et c'est pourquoi il me semble toujours que la France va redevenir cléricale : car tout homme, à certaines heures, veut vivre et faire vivre les siens pour un idéal, pour une religion et un évangile, L'homme ne vit pas seulement de pain.

Ce que nos politiciens et nos politicailleurs n'ont pas voulu et ne peuvent plus faire, nous avons pensé, quelques écrivains, journalistes, professeurs, devoir le tenter. Dès le mois prochain, nous organiserons un mouvement de conférences *éthiques - sociales*, comme on dit maintenant, pour le peuple.

Je sais, par une expérience personnelle dans le Pays noir des mines, en Belgique et dans les milieux ouvriers de Toulouse, et aussi par l'expérience de mes amis de la *Coopération de Idées* en plein Charente, que notre tentative n'est pas utopique. Le monde des travailleurs attend, demande une parole d'idéalité morale et sociale. Déjà Lyon, Grenoble, Roanne, Anzin, Roubaix et Toulouse de nouveau, réclament des orateurs.

VICTOR CHARBONNEL.

LES DEUX COLLEGES

Monsieur le Rédacteur,

Je n'ai malheureusement pas grande instruction. Je voudrais que mon fils en eut davantage. Il entre dans sa huitième année. Il s'agit de le mettre au collège. C'est chose convenue. Sa mère est consentante. Le sacrifice d'argent sera considérable pour nous, vu la modicité de nos ressources. Mais, je le répète, nous sommes décidés à le faire.

Il n'y a discussion entre ma femme et moi que sur la question de savoir dans quel collège nous placerons le petit.

Deux établissements rivaux s'offrent à notre choix. Vous devinez déjà comment s'établit la concurrence. . . Nous avons dans notre petite ville, le collège de l'Etat, un vieux bâtiment qui ressemble vaguement à une prison. Nous avons, à une certaine distance, dans un parc magnifique un autre collège — tout neuf, celui-là — qui est dirigé par des ecclésiastiques.

Mes préférences vont vers le collège de l'Etat, en dépit de son air maussade, d'abord parce que je n'aime pas beaucoup les gens d'Eglise, et, ensuite, parce que j'estime que nos maîtres en redingote en savent plus que les "bons Pères." Il est vrai que, quand il s'agit d'instruire un gamin, point n'est besoin d'être un grand savant. C'est, du moins, ce que dit ma femme qui prêche, tout le temps, en faveur du collège ecclésiastique. Mais cela me ferait quelque chose,

tout de même, de confier mon fils à des gens en robe. Je crains qu'il prenne, sous pareille direction, une tournure d'esprit qui n'est pas la mienne, et que je ne voudrais point lui voir.

Malheureusement, c'est la question d'argent qui revient souvent dans mes discussions avec ma femme. Et, sur ce point, je suis obligé de reconnaître qu'elle a le dessus.

Certes, la somme que le principal du collège de l'Etat m'a fixée, quand je suis allé le voir, ces jours-ci, n'est pas exagérée. Instruire un enfant, le loger, le nourrir et l'habiller pour 6 ou 700 frans par an, c'est plutôt, un tour de force. Mais les gens d'Eglise en accomplissent un autre bien bien plus étonnant, car on offre à ma femme de placer le petit chez " les Pères " pour 4 ou 500 francs. C'est un voisin qui s'est engagé à obtenir cette réduction en faveur de mon fils. Quel voisin ? Un homme fort honorable, assurément, mais que je considère comme ce qu'on est convenu d'appeler " un jésuite en robe courte. " Il a certainement des intelligences dans la place. Et ce qu'il promet, il le tiendra. Tous ces gens-là ont le bras long, vous le savez.

Ma femme qui fréquente un peu l'Eglise m'a expliqué comment " les bons Pères " parviennent à ramasser assez d'argent pour faire ainsi concurrence au collège de l'Etat. On va trouver les gens riches, les nobles les vieilles dévotes et on leur dit : " Il faut nous aider. Il faut mettre une fois encore la main à la poche. C'est de l'argent bien placé. Au point de vue politique, c'est du plus haut intérêt. Au point de vue religieux, rien ne peut être plus agréable à l'Eglise et à Dieu. "

Et c'est ainsi que dans les collèges ecclésiastiques il est relativement aisé d'obtenir des bourses, des demi-bourses ou, tout au moins, des allègements importants.

Et puis, monsieur le rédacteur, vous ne pouvez vous imaginer le parti que ma femme parvient à tirer, dans nos discussions, des exemples qui nous sont donnés, par qui ? Par les fonctionnaires eux-mêmes de la République et surtout par les officiers de la garnison.

Il faut vous dire que notre général de brigade a son fils chez les " bons Pères ". Un officier supérieur est dans le même cas. Mettez-vous à la place des autres ! Ils en arrivent à suivre le mouvement, bon gré mal gré. On m'a même dit que la générale s'était arrangée de façon à évincer de ces réceptions la femme d'un capitaine dont le fils est au collège de l'Etat !... Chez les fonctionnaires civils c'est tout pareil. A ma connaissance, sur six enfants de ces messieurs, il

y en a quatre chez les " bons Pères " et deux seulement au collège !

Alors que voulez vous répondre à une femme qui me dit : " Tu vois ! Ce sont eux qui te donnent l'exemple. Ils sont payés par la République et ils mettent tout de même leurs enfants chez les Pères. Est ce que tu dois quelque chose au gouvernement, toi ? Alors pourquoi te gênerais-tu ? "

Je résiste cependant. Je vous ai dit pourquoi. Il me semble que j'agis mal, si je cédaux prières de ma femme. Mais j'ai voulu vous mettre au courant de ce combat qui se livre à la maison, persuadé que, dans bien des familles, les choses ne se passent pas autrement.

Etonnez-vous après cela qu'on trouve si peu de vrais républicains parmi ceux qui, par état, devraient être les serviteurs de la République ! Tout ce que j'ai appris ces jours-ci, depuis que je me préoccupe de mettre mon fils en pension, m'a donné à réfléchir. Je m'explique maintenant bien des choses ; j'entrevois la cause profonde du malaise dont nous souffrons et j'éprouve comme le présentiment d'un péril...

Que faire ? J'ai lu, ces temps derniers, dans les gazettes, des articles sur l'abrogation de la loi Falloux et c'est ainsi que j'ai appris que sous Louis-Philippe, il était impossible de devenir fonctionnaire de l'Etat sans avoir passé quelque temps au moins dans des établissements de l'Etat. On m'a dit encore, dans un autre ordre d'idées, que le budget de l'Instruction secondaire, était insuffisamment doté et que le gouvernement ne pouvait se montrer aussi généreux qu'il le voudrait en ce qui touche l'octroi des bourses et demi-bourses. Enfin, il est bien certain que si l'Eglise avait à faire face aux frais du culte, elle aurait un peu moins d'argent de poche à dépenser quand il s'agit pour elle de faire concurrence aux établissements de l'Etat.

Il y a beaucoup à dire sur tout cela. Et c'est à vous de le dire plutôt qu'à moi. Je me contente moi, de vous affirmer qu'il y a quelque chose à faire et qu'il faut le faire vite, car, si on tarde trop, c'est la République qui en pâtira.

Recevez etc., etc.

X...

Pour copie conforme ;

PAUL DEGOUY.

LE CHOIX

Il est aisé de faire un bon choix de remède quand on connaît le BAUME RHUMAL, le seul qui guérisse rapidement et sûrement les rhumes obstinés.

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

Scientific American
Agency for



PATENTS

PATENTS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$3.00 a
year; \$1.00 six months. Address, MUNN & CO.,
Publishers, 361 Broadway, New York City.

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite

GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.